

plus solidement, et les gens de renoncer à leur petite promenade quotidienne, à l'orée du bois, où les fruits mûrs sont si tentants ! Pour nous, nous fortifions, nous perfectionnons nos pièges. Le lion peut sauter par dessus ; eh bien, nous le couvrirons de traverses solidement fixées. Le lion peut creuser une excavation par dessous : eh bien, nous entourerons nos petits enclos de fortes épines. Il ne s'y frotera pas.

Longtemps avant la nuit tout est clos et barricadé, et nos deux chevreaux s'ébattent à leur poste de sacrifice.

Jusqu'à neuf heures, rien. Las de demeurer au créneau, je me dispose, vers cette heure à aller m'étendre. Mais avant, l'envie me prend de respirer une bouffée d'air frais. J'ouvre la porte et je m'apprête à faire quatre pas dehors quand, juste en face de moi, quatre yeux, telles des lampes électriques, se braquent sur nous, en même temps que des grognements sourds agitent le silence de la nuit. Ce sont les lions, là à quelques mètres. Nous bondissons sur nos carabines, mais impossible de tirer sur ces terribles yeux : derrière eux ce sont les huttes des noirs, la moindre balle manquée peut aller frapper un de nos chers congolais.

Avec notre lampe à vélo nous tentons de localiser les deux fauves ; mais à peine ceux-ci ont-ils aperçu notre quinquet, qu'ils se mettent à rugir et avancent sur nous. Nous les sentons à dix mètres à peine : c'est clair qu'ils en veulent à notre peau. J'épaule et attends l'éclair de seconde où, débouchant dans la zone éclairée, ils offriront à ma carabine une cible certaine. Je n'en ai pas le temps. Une seconde ils semblent hésiter, nous fixent violemment, puis au galop se disloquent, l'un à gauche, l'autre à droite. C'est le mouvement enveloppant qu'ils dessinent, pas de doute.

Les chiens se lancent à leur piste, reviennent vers nous, hurlent, bondissent, cependant que nous continuons de braquer sur l'ombre le jet insignifiant de notre pauvre falot. L'un de nos dogues, le brave *Matako*, se lance à moins d'un mètre d'eux, et manque d'être happé par un bond du fauve : une volte-face nerveuse lui sauve la vie. Depuis un quart d'heure nous sommes là, en haleine, les nerfs ultra-tendus, sentant les fauves à quelques pas, devinant leurs yeux dans les ténèbres qui guettent un instant d'inattention de notre part.

Tout-à-coup un déplacement d'air formidable. Pour la seconde fois un des fauves s'est lancé à toute allure sur *Matako*. Il passe en trombe devant nous. C'en est fait, pensons-nous, de notre brave bête. Mais non : la minute d'après voici qu'elle rapplique, hurlante de rage, telle que je ne l'ai jamais vue. Elle a esquivé l'attaque directe du fauve qui lui faisait face, et évité l'autre lion qui devait le recevoir dans ses griffes.

Allons-nous ainsi passé la nuit dans ce continu chasse-croisé ? Mieux vaut, bien barricadés dans nos huttes, attendre les événements. On rappelle les dogues, on ferme hermétiquement le loquet, et l'on s'étend l'oreille aux aguets. Mais les émotions de ces premières heures de la nuit ont trop secoué notre système nerveux ; nous cédon à la fatigue et nous nous endormons.

L'aube nous réveille tout habillés. En un clin d'œil nous sommes dehors. Devant notre porte les traces énormes sont là : les marques des griffes des terribles lions sont inscrites au sol. Allons voir les pièges.

Piège No 1 : le chien du fusil est à l'abattue mais le percuteur n'a pas percuté. Le chevreau est dévoré, et sa peau atteste l'appétit des convives.

“ Camelote de fusil, ronchonne mon compagnon ! Quelle rossignol, non mais quel rossignol ! Est-il permis d'avoir de pareils outils ! ”

Piège No 2 : les lions n'ont pas daigné y passer ; le chevreau nous regarde d'un air de bête qui revient de loin.

Tout est donc à recommencer, car nos visiteurs, enhardis par leur victoire, et attirés par le menu, reviendront certainement. Nous passons notre journée à monter un piège dernier modèle, infaillible. Si le lion, ce coup-ci, veut le chevreau, il faudra qu'il se courbe sous la porte : et alors, pan, tout un paquet de chevrotines dans le poitrail ! Trois pièges sont ainsi préparés et nos derniers chevreaux sacrifiés. A quatre heures tout était prêt, et nous n'avions plus qu'à attendre les événements.

*Aube de victoire.— Un phare providentiel.— La fuite du fauve.— Des pièges qui fonctionnent bien.— Bilan magnifique de cette nuit.— De l'influence de la chasse sur la ferveur des oraisons.*

Il y avait une heure que nous étions barricadés, qu'un coup de feu retentit : Piège No 3, le plus figolé de tous. “ Ce sera le chevreau qui s'est détaché, me glisse un noir. Il faudrait aller recharger l'arme, et emprisonner de nouveau la bête. ” On se dispose à le faire, mais à peine sortis de la hutte nos chiens nous font comprendre, par leur allure rageuse, que ce n'est pas le chevreau qui a déclenché l'arme. D'ailleurs nous distinguons une masse inerte à l'entrée du piège. Faut-il s'avancer vers elle ? Pas très prudent. Si un autre lion, embusqué derrière une termitière, nous tombait dessus à cette minute-là !

Que faire ? Nous hésitions, quand, de la porte d'une hutte toute proche, jaillit un faisceau puissant de lumière. C'est un de nos confrères, qui, par un agencement savant de piles, a obtenu ce cône impressionnant d'électricité. “ Amenez votre phare, lui crions-nous ”. Il s'avance,